L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 21 AVRIL 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI, 21 AVRIL 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les prix ci-dessous.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui ne coûtent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

CE QUE COUTERA LA PROCHAINE GUERRE EN EUROPE,

D'APRÈS UN ANCIEN MINISTRE D'ETAT AUTRICHIEN.

Nous lisons, dans le *Journal des Débats* de 6 avril :

La guerre a été le premier état naturel de l'homme, à l'origine des sociétés ; guerre contre les animaux de proie ; guerre des hommes entre eux par faim, haine, vengeance ou point d'honneur, puis guerre résultant des migrations des peuples, guerres de conquête. La guerre a été la loi suprême, ne connaissant d'autre droit que celui du plus jeune, du plus fort, du plus sobre sur les races voluptueuses et amollies. La guerre s'est comme civilisée au dix-septième siècle, elle a été faite par politique, afin de maintenir l'équilibre entre les nations. Elle est devenue moins fréquente à mesure que l'art atroce de tuer et de détruire a fait de nouveaux progrès, et on peut prévoir le temps où, au lieu d'être l'état naturel, elle deviendra l'état anormal de l'humanité, où, après avoir favorisé la civilisation, elle finira par l'entraver. La paix, avec tous les développements qu'elle comporte, par le travail de l'industrie, nous apparaît déjà comme la fin dernière des sociétés civilisées. Mais bien que nous soyons plus qu'à moitié du chemin, nous nous trouvons encore loin du terme désirable, et longtemps encore les peuples donneront à dévorer au monstre le meilleur de leurs richesses, de leurs forces et de leur sang (1).

A l'heure présente, l'Europe se prépare à une guerre telle que le monde n'en aura jamais vue de semblable : l'ancien ministre d'Etat, M. Schœffle, cherche à en dresser, d'avance, le budget et le bilan, en prenant pour base de ses calculs la guerre de 1870 (2).

La guerre prochaine sera un duel entre la France et l'Allemagne ou une guerre de coalition. Ou bien le vaincu payera tous les frais, comme en 1870, ou ces frais seront supportés entre plusieurs alliés.

Les Français ont estimé que la guerre de 1870 a coûté à l'Etat une somme ronde de 15 milliards, mais sans y comprendre toutes les pertes subies par les communes et les particuliers. 15 milliards de francs, c'est à-dire 12 millions de marks, représentant à 4 0/0 un intérêt annuel de 480 millions de marks imposé à la nation vaincue.

Ce n'est là qu'un minimum. D'abord l'entretien des troupes accumulées dans la prochaine guerre exigera des frais plus considérables, et le succès dépendra peut-être du service d'intendance qui fonctionnera le mieux. En cela M. Schœffle donne toute la supériorité à l'Allemagne.

Les ravages exercés seront plus terribles, l'acharnement plus furieux. Les Français envahissant l'Allemagne laisseraient un nouveau Louvois ou un nouveau Melac tout incendier, tout dévaster ; les Allemands recommenceraient la tragédie de Bazeilles.

Il n'est pas probable que la guerre dure moins longtemps. Les Français sont bien plus capables de résistance qu'en 1870 ; les frontières et la capitale sont hérissées de forteresses qu'on ne prendra pas en un jour. D'autre part, on ne prévoit pas que la guerre future ait une plus longue durée que la précédente, tant à cause des embarras financiers pour chaque peuple, que de l'arrêt dans la vie civile que causerait la présence, sous les drapeaux de tous les hommes valides de vingt et un à quarante-cinq ans.

Une augmentation de frais résulterait encore nécessairement de l'augmentation des combattants de 66 à 70 0/0. Le ministre de la guerre, en Saxe, estime les frais de guerre à 20 milliards de marks, et, par conséquent, à 800 millions de marks de charge annuelle. M. Schœffle élèverait ce chiffre à 25 milliards, et si, avec cela, il fallait payer les frais d'une révolution sociale, la note dépasserait 30 milliards.

M. Schœffle ne croit pas qu'un bouleversement socialiste soit imminent en temps de paix. Mais en cas de guerre et de défaite, le peuple vaincu verrait se produire dans les grandes villes où le socialisme est fortement représenté, une nouvelle édition de la Commune revue et singulièrement augmentée, sous la direction des chefs les plus fanatiques. Cette dictature temporaire du prolétariat causerait à la fortune publique et privée des pertes incalculables.

—Par quels moyens les Etats pourront-ils se procurer les sommes nécessaires pour alimenter la guerre ? Le trésor que l'Allemagne tient en réserve dans la tour de Spandau, les réserves de banque et l'emprunt ne sauraient suffire, si on ne laissait encore la guerre se nourrir elle-même sur le territoire envahi, où les armées passeraient comme une bande de sauterelles. Malgré cela, il faudra bien en venir au cours forcé, s'exposer au danger d'une banqueroute d'assignats. De là une diminution de la valeur de l'argent, une perte pour tous ceux qui ont des revenus assurés et pour l'Etat.

Les Français, outre leurs 12 milliards de marks, ont perdu, rien que par le pillotkera, près de 20 milliards. Ils l'ont supporté. De nouveaux ils feront jouir la planche aux assignats.—L'Allemagne, comme garantie du papier-monnaie qu'elle émettrait en masse, aurait en propriété domaniale, régale, ses chemins de fer qui appartiennent à l'Etat. Mais l'embarras sera plus grand pour la Russie, d'une part, l'Autriche et l'Italie, de l'autre, si l'Angleterre ne vient pas à leur secours par des subsides et des garanties d'emprunts.

Quand il s'agira d'éteindre ces dettes immenses après la guerre, il faudra recourir à des impôts écrasants, réduire les dépenses utiles de l'Etat et des communes, vendre les biens de l'Etat ou finir par la banqueroute. Le liquidation sera effrayante, les souffrances économiques amèneront les ralentissement, un arrêt de civilisation.

Ce sera surtout la propriété productive, moyenne et petite, le monde si digne d'intérêt de l'épargne et des petits rentiers, qui souffrira de la dépréciation du papier-monnaie, de l'augmentation de prix des objets de consommation. La seule classe qui pourra tirer profit de la guerre sera celle du grand capital mobilier, les fournisseurs de l'armée, les joueurs, les spéculateurs. Le danger du socialisme s'en accroîtra....

La conclusion du Dr Schœffle, c'est que l'Allemagne doit se résigner à de nouveaux sacrifices, augmenter ses effectifs et ses cadres, voter le projet de loi de M. de Caprivi, faire des préparatifs inouïs pour que nul n'ose l'attaquer.

Si nous reproduisons, d'après lui, cette esquisse de l'effroyable fléau que l'annexion de l'Alsace-Lorraine a suspendu sur l'Europe, c'est pour un tout autre motif. Rendons à notre pays et à son représentant cette justice qu'ils n'ont jamais marchandé les dépenses militaires, reculé devant les sacrifices matériels. Les étrangers ne méconnaissent pas ce que vaut notre armée, et semble s'être réfugié tout ce qu'il y a de vigoureux et de sain dans la nation. Le danger pour nous vient d'ailleurs de nos factions qui, dans leurs querelles, n'ont plus la patrie présente. On ne peut songer sans frémir qu'une guerre aurait pu nous surprendre au milieu des crises que nous venons de traverser. Or, on ne saurait se faire d'illusion, dans la prochaine guerre, dont aucun art, fût-ce le plus réaliste, ne suffirait à peindre les fureurs et les carnage, il ne s'agira de rien moins que d'une question de vie ou de mort, ou du moins, comme le disait le prince de Bismarck, pour le peuple vaincu "d'une saignée à blanc."

(1) Bulletin Bureau, *le Général Jomini*.
(2) *Deutsche Revue*, février 1893.

Chargé d'impuretés, votre sang a besoin de l'énergie purifiante et vivifiante de la Salsopareille d'Ayer.

For Malaria, Liver Trouble, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

LOUISIANE.

Le Farmer, Covington, paroisse St-Tammany, du 15 avril :

Nous en avons, décidément, fini avec la longue sécheresse ; nous avons eu, hier, une ondée qui a été la bienvenue.

—C'est aujourd'hui que la loi pour la protection du gibier entre en vigueur. La chasse se trouve interdite pendant six mois.

—Les briques sont en grande demande, en ce moment, et se vendent au bon prix, à la Nouvelle-Orléans.

—Le comité nommé par le jury de police pour inspecter la maison de Cour, s'est réuni, hier ; on a décidé qu'il était nécessaire d'y faire des réparations, le plus vite possible.

Les entrepreneurs sont invités à déposer leurs soumissions, au plus tard, lundi 1er mai.

—Nous sommes véritablement fiers et heureux de voir s'élever, de tous les côtés, dans notre localité, tant de nouvelles résidences, d'un style tout-à-fait moderne. C'est la preuve de la prospérité actuelle de Covington et de la ferme confiance que l'on a en son avenir. Il en résulte que les bois de construction, les briques, tous les matériaux propres aux constructions sont en constante demande. Il règne une étonnante activité partout, chez les maçons, comme chez les peintres. Covington grandit, se peuple et s'embellit, tous les jours.

Le Banner, New Roads, paroisse Pointe-Coupée, du 15 avril :

Le fleuve baisse toujours ; il est tombé d'au moins quatre pieds, jusqu'ici. Il est donc à peu près sûr que nous n'aurons pas de forte crue.

Le maïs est superbe, bien qu'en certains endroits, les vers y occasionnent des ravages. Le coton vient très bien. L'ensemencement est à peu près terminé. Tout indique que nous aurons, cette année, de belles récoltes.

Si nous pouvions nous débarrasser des spéculateurs qui exploitent le producteur et vendent le produit avant qu'il n'ait germé, nous pourrions voir nos travaux convenablement rémunérés.

La charte de la "Tunis Cotton Oil Co." vient d'être publiée. La Compagnie a pour but de construire et d'exploiter une fabrique d'huile, sur l'habitation Lakeside, à Raccourci.

Le Review, Morgan City, paroisse Ste-Marie, du 15 avril :

Les travaux de construction de la fabrique de glace sont commencés ; ils seront poursuivis, sans relâche, jusqu'à complet achèvement. Le capital est de 125,000, dont $13,000 ont déjà été souscrits. La fabrique produira cinq tonnes de glace, par jour. L'intention de la Compagnie est d'étendre, bientôt, à cette fabrique, une installation pour l'éclairage à l'électricité.

Le Sugar Planter, Port Allen, paroisse West Baton Rouge, du 15 avril :

Le Col. H. C. Powers, collecteur du revenu intérieur, vient de publier une importante circulaire qui intéresse vivement les planteurs sucriers.

Les producteurs sucriers se plaignent, dit-il, de ce qu'ils attendent trop longtemps les chèques qu'ils ont à toucher en qualité de primes. Ces délais ont besoin d'être expliqués. En voici la raison :

Les retards proviennent de ce que les planteurs ne rédigent pas convenablement leurs réclamations.

Les trois-quarts des erreurs proviennent des rapports mensuels qui ne sont pas correctes.

Tout cela est fait avec tant de négligence, que l'on est obligé de renvoyer 80 pour cent des rapports à ceux qui les ont expédiés, et il y a au moins 50 pour cent d'entr'eux qu'il faut renvoyer deux et trois fois, avant que les corrections exigibles soient faites. Tout cela occasionne des retards et double, triple le travail des bureaux.

On concevait toutes ces erreurs, la première année ; mais on devrait être maintenant parfaitement au fait de tous ces petits détails.

L'Intérim, Convent P. O., paroisse St-Jacques, du 15 avril :

Une pluie bienfaisante, venue hier, a mis la joie dans l'âme de bien des planteurs. Le maïs, surtout, souffrait de la longue sécheresse. Dans bien des endroits, les vers affamés faisaient des dégâts immenses, et des arpents de terre ensemencés de ce grain ont ravagés par la vermine ont dû être ensemencés de nouveau. Le maïs planté de bonne heure, a surtout souffert.

—On annonce l'arrestation du jeune Félix Pollet dans l'Arkansas. Pollet, comme on le sait, est accusé de meurtre, ayant, au mois de décembre 1891, tué le jeune Adrien Rome dans la succrerie de l'habitation Armant, 7me district.

—Décédés, le mardi, 11 avril 1893, à 9 heures du soir, Mme Martial Haudeville, à l'âge de 59 ans et 2 mois. Les funérailles ont eu lieu, mercredi, à 4 heures du soir, à l'Eglise St Michel.

—Décédé, sur l'habitation Ashland, paroisse Ascension, le mercredi, 12 avril 1893, un tout jeune enfant de M. Clément Mire.

—Décédé, à la Nouvelle-Orléans, le 12 avril 1893, M. Eugène Mire, fils de feu Camille Mire. Le corps a été transporté, lui, jeudi, et a été déposé dans le cimetière St Jacques.

Nous offrons nos compliments de condoléance à ces familles éprouvées.

LA CUIRASSE DOWE.—La *Militar Zeitung*, de Berlin, qui a fait une enquête sur la cuirasse Dowe, déclare qu'il est exact que le tissu de cette cuirasse ne peut être pénétré par aucune balle de fusil, y compris la balle du fusil Lebel.

Si cette assertion est exacte, l'invention de la cuirasse Dowe est un événement militaire et politique d'une énorme importance, plus considérable même que l'apparition, sur les champs de bataille, des fusils et canons se chargeant par la culasse.

Pickman, l'escamoteur prestidigitateur et liseur de pensées, bien connu à Bruxelles il y a une dizaine d'années, fait en ce moment fureur à Paris. Les *Annales politiques et littéraires* lui consacrent une chronique qui se termine par cette anecdote :

Pickman fut très lié, jadis, avec Guy de Maupassant, qui suivait, avec passion, ses expériences.

Maupassant lui dit, un jour :

—Pickman, vous deviendrez fou !

Or, par une ironie de la destinée, cette sinistre prophétie s'est retournée contre celui qui l'avait faite.

Il serait cruel d'évoquer, à ce propos, le mot de Rossini au nauen de Meyerbeer, qui lui commettait une marche funèbre composée en l'honneur de son oncle et maître :

—Très bien, très bien, mais quel dommage que votre oncle ne l'ait pas composée pour vos funérailles !

C'est le triomphe de la raison que de bien vivre avec ceux qui n'en ont pas.

VOLTAIRE.

LE CATAPLASME.

(Epopée militaire)

CHANT PREMIER.

Le rapport de la place de Paris fut communiqué assez tard ce jour-là à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

Au lieu de rentrer à onze heures, onze heures et quart, comme de coutume, le fourrier chargé d'aller copier les ordres place Vendôme ne reparut que vers une heure.

Fortement ramassé par le sergent-major, il soutint que les rues étaient pour les trois quarts encombrées de travaux, et qu'il avait dû faire un détour insensé. Le "double" ne payait de la réponse, contumier lui-même des rentrées tardives, ayant besoin de la complicité de son fourrier pour cacher ses absences nocturnes.... Le capitaine faisait-il demander à l'improviste son sergent-major ? Le fourrier se rendait à l'appel et expliquait :

"—Mon capitaine, le chef était précisément là quand votre planton est venu le chercher. J'accourais à sa place pour ne pas retarder le service.

Le vrai était que le chef couchait en ville, et le non moins vrai était que le fourrier avait fait pour rentrer au Val un détour qu'il qualifiait avec raison d'insensé, ayant couru jusqu'à Grenelle dire un rapide bonjour à sa petite repassseuse pas vue depuis le dimanche, et c'était ce jour-là mercredi.

Au moment de présenter le cahier d'ordres, le "pirate" eut une seulement : il ne l'avait plus, il était resté sans doute, ce papier de malheur, dans la chambre de la petite repasseuse, où on avait fait toute autre chose que de s'occuper des ordres et prescriptions de la Place.

Mais non, le voilà, roulé dans la poche de la tunique : sauvé ! D'ailleurs il n'y a que des brouilles, les cabalistiques L.P.D.A.R.S.A. (1), les indications du service de place, et en post-scriptum : "L'hôpital militaire du Val de Grâce enverra d'urgence à la prison du Cherche-Midi un cataplasme de farine de lin arrosé de laudanum (ordonnance du médecin-major de service) pour être appliqué sur le ventre du détenu Briquelotte qui se plaint de violentes douleurs intestinales. Le soldat infirmier commandé devra appliquer cet émollient avec tout le soin désirable."

—Commandez un homme, dit le chef. Et il se mit au lit pour réparer sa nuit blanche. Le fourrier alla communiquer à l'infirmerie et fit sous prétexte de signatures à demander chez un officier comptable qu'il savait sorti. Ça lui faisait une bonne paire d'heures, qu'il allait employer au mieux de son agrément personnel. La loi du trois ans ne dit pas qu'on doive s'esquinter le tempérament à noircir des paperasses. Les scribes du bureau (*l'escrime du bureau*, pour parler comme tout le monde) sont là pour ça.

Le chef couche et le fourrier dehors, tout l'intérêt de cette histoire va se reporter sur le modeste infirmier "commandé de cataplasme."

CHANT DEUXIÈME.

Il s'appelait Bréchu. Ayant indiqué comme sa profession "garçon pharmacien," parce qu'il faisait les livraisons en ville d'un gros apothicaire, on l'avait classé aux infirmiers, et il n'avait pas non pareil pour tourner la bouille glaireuse des émollients, l'emprisonner dans un vieux linge et coller le tout comme une omelette sur les inflammations diverses qui sollicitaient des adoucissements.

Bréchu, soldat ponctuel, se conforma aux recommandations de l'ordre ; il fit cuire sa farine avec soin, étendit un lambeau de mousseline sur une planchette, y versa la pâtade, liée aussi bien qu'une mayonnaise succulente, repiqué les bouts, arrosé de laudanum, et imbu de ce principe qu'un cataplasme, pour faire de l'effet, doit être brûlant, il roula sous son bras ce convertisseur formé, et s'étant mis en petite tenue, se présenta au poste pour sortir.

—Qu'est ce que tu emportes là ? demanda le sergent de garde.

—C'est un cataplasme pour un homme qui a des coliques de *miserere* au Cherche Midi. Ordre de la Place.

—T'as pitié d'lui d'emporter un pâté sur sa petite planche. Enfin, c'est bon, trotte. S'il a toujours son *miserere* dans les boyaux, le "cherche-midi," il est temps que tu arrives. Voilà trois heures, et l'autre doit se tortiller depuis ce matin.

Bréchu s'en fut d'un bon pas. Il prit, esclave du devoir, le chemin le plus court, bien que ce fût le plus ennuyeux, et qu'un détour insignifiant l'eût fait passer devant la boutique de.... mais il n'y passa pas. Vers trois heures et demie, ayant sonné à la porte de la prison, il rendait compte au portier-consigne qu'il apportait un cataplasme pour un homme qui avait des coliques de *miserere*, par ordre de la Place.

—Bon, dit le cerbère, si la Place a commandé des *miserere* pour ce détenu, il doit obéir, bien que je ne sache pas ce que c'est ; mais on ne doit pas discuter les ordres. Où est l'ordre ?

—Au rapport du Val-de-Grâce.

—Mais vous devez avoir un extrait certifié pour entrer ici.

—Le fourrier ne m'a rien donné.

—Alors vous croyez qu'on n'a qu'à se présenter avec un paquet sous le bras pour communiquer avec les détenus, espèce de tourte ! Voyez voir à retourner, et plus vite que ça, demander un ordre écrit à votre bureau.

—Mais c'est que le cataplasme va refroidir.

—Voulez-vous me f..... le camp sans répliquer, ou si vous préférez que je prenne votre matricule ?

Bréchu, terrifié, remonta au Val-de-Grâce, où il arriva à quatre heures, le cataplasme sous le bras. Le chef n'était pas réveillé et le fourrier pas rentré. Le sergent de garde, vu l'urgence, lui conseilla d'aller place Vendôme chercher un ordre écrit, qu'on copierait sur la Délision de l'Etat-Major. Bréchu descendit vers la Seine, ne se permettant pas encore cette fois le petit détour : ce serait pour en revenant, quand il aurait accompli son devoir et posé le cataplasme.

Il passa les ponts, on le vit dans les couloirs sombres de l'Etat-Major, roulant de bureau en bureau à la recherche du registre des ordres. Enfin un officier l'écouta, compril l'urgence, lança dix scribes par tous les cazaillons pour trouver le livre, et de sa main libella un laisser-passer. Bréchu repartit au pas gymnastique pour le Cherche Midi. Il était cinq heures et demie quand le portier consigne, s'inclinant devant la pièce officielle, l'introduisit au greffe, et, saisissant un bulletin à colonnes multiples, demanda :

—Le nom de l'homme ?

—Briquelotte.

—Quel corps ?

—28e dragons, c'est sur l'ordre.

—Matricule ?

—Sais pas. Ça doit être sur l'ordre.

—Non, ça n'y est pas. Il faut la matricule, il y a sur les formules imprimées une colonne pour la matricule.

—Bon Dieu de bon Dieu ! gémit Bréchu, est ce qu'on ne pourrait pas lui mettre le cataplasme sans connaître son matricule ?

—Tous les mêmes, ces beaux parleurs, ces Parisiens !—Bréchu était de Quimper, mais au régiment tout raisonneur est un Parisien ! —Vous devez penser pourtant que si le ministère met une colonne pour le matricule, c'est qu'il a besoin de le connaître ; et nous ne sommes pas chargés de critiquer la théorie, s'pas ?

Anéanti, Bréchu serrait le cataplasme contre sa poitrine, espérant lui conserver un reste de chaleur.

—Ce que vous avez de mieux à faire, ajouta le gardien, comme les bureaux de la Place sont fermés maintenant, c'est de courir au qual d'Orsay, au quartier du 28e, demander le matricule de Briquelotte. Je devrais exiger que ce soit la Place qui l'indique, mais je ne suis pas une brute, je comprends que si cet homme se tord les boyaux depuis ce matin, il doit commencer à en avoir soupé ! Allons, trottez !

Et Bréchu, qui ne faisait que cela, de trotter, s'élança vers le qual d'Orsay. Le sous officier de garde, mis au courant de l'urgence, fit sonner aux brigadiers de semaine, leur demanda dans quel escadron comptait Briquelotte ; l'un d'eux répondit :

—Au deuxième, je vas dans sa chambre chercher son numéro.

Un petit quart d'heure après, Bréchu repartait, en possession du matricule indispensable pour l'application du cataplasme.

—Il sera propre, pensait l'infirmier : voilà plus de quatre heures que je le trimballe !

Il eut beau faire diligence, sept heures avaient sonné quand il se retrouva devant la porte du Cherche Midi. Un nouveau gardien avait pris le planton, et Bréchu dut recommencer ses explications, étaler ses pièces. Mais le service de nuit était déjà commencé depuis sept heures de relevée et, pour pénétrer dans la prison pendant la nuit, il fallait, sur l'autorisation de la Place, le visa du médecin major attestant l'urgence.

A cette heure, dit le gardien, vous le trouverez au nom de l'Ecole Militaire ; par exemple, il faut vous dépêcher. C'est embêtant pour Briquelotte d'avoir des crampes dans le ventre depuis ce matin, mais je n'y puis rien ; le règlement est le règlement. Trottez, et songez que votre camarade souffre en vous attendant.

Bréchu, lamentable et fourbu, mais esclave du devoir, se lança vers les profondeurs lointaines de Grenelle. Ayant aperçu l'omnibus *Place de la République—Ecole militaire*, il se dit que les coliques d'un camarade valaient bien un sacrifice d'argent, et comme il avait touché son prêt le matin, il paya trois sous de sa poche pour arriver plus vite. Ce fut une heureuse inspiration, car le major allait qu'en tirer les mêmes quand Bréchu arriva. Après qu'il eut expliqué le cas, l'officier s'emporta :

—Comment ! un cataplasme ordonné hier soir qui n'est pas encore posé !

—Mann, Mnnn, balbutia Bréchu il était au rapport ce matin.

—Eh bien ? qu'est ce que vous avez fait depuis le rapport ? Vous étiez seul probablement, on ne vous avez tiré une bordée. Tenez, l'a voilà, votre autorisation. Je souligne urgent. Et tâchez de filer vivement.

Bréchu rompait, le major le rappela :

—Attendez ; voilà trois sous pour prendre l'omnibus. Vous ne serez pas tenté de vous arrêter en route.

Dans la voiture bruyante et cahotante, le troupier songeait qu'il y a tout de même des officiers qui ont bon cœur et y mettent de leur poche pour le soldat, et que toute la faute venait de ces satanées paperasses, jamais en règle.

Durant cette philosophie, le cataplasme raisonnait mélancolique et tout jeune serré sur la poitrine loyale de l'infirmier. Un peu avant neuf heures, Bréchu entrevoyait enfin le bout de ses peines.

Devant lui, dans le petit bureau vitré, le gardien chef, toutes vérifications faites, feuilletait un registre pour trouver le numéro de la cellule occupée par l'homme aux *miserere*.

—Briquelotte.... hem... Bri... bri... Voilà ! Briquelotte.... Hé mais ! il est émargé. Voyez "évasné ce jour à quatre heures sur l'hôpital du Val-de-Grâce, cas grave et urgent."

Bréchu murmurait :

—Urgent ! je n'entends que cela depuis ce matin ! Enfin si l'autre est à l'hôpital, on l'a soigné, tout va bien.

—Vous n'avez plus qu'à rentrer rondement, mon garçon.

Et comme il s'en allait :

—Hé ! l'homme ! Vous oubliez votre cataplasme.

—Oh ! je peux bien vous le laisser, il est froid et raide comme un conseil de guerre.

—Voulez vous tout de suite m'emporter cette cochonnerie ! Est-ce que vous nous prenez pour un dépotoir ?

Bréchu reprit son cataplasme de Nessus et partit en courant. Dans la rue les bouche d'égout bâillent : y lancer son odieux et stupide colis ce fut plus vite fait que "portez arme, en deux temps."

Il ne se permit même pas le petit détour qui devait le faire passer devant certaine boutique, et quelques minutes avant l'extinction des feux, il se présentait au bureau du chef pour rendre compte de sa longue et difficile mission.

—Ah ! vous voilà, cria le doub'le Canottier, fricoteur ! Il vous faut des journées entières pour aller au Cherche Midi ! On vous en collera. Je vous... [illegible] ôter l'envie de recommencer.

—Mais, chef, il fallait un ordre écrit que vous ne m'aviez pas donné, et j'ai dû aller le chercher à la Place.

—Dans la lune ! dites tout de suite que vous êtes allé dans la lune, et par ma faute encore !

—Et ensuite, continua Bréchu, à qui le sentiment du devoir accomplit donnait l'audace, quand je suis revenu à la prison, l'homme était transféré.

—Et vous avez couru après ? Avez tout ça, si le cataplasme n'a pas été appliqué, où est il ?

Bréchu perdit pied....

—Hein !.... hein ! il était refroidi....

—Vous l'avez, je parie, vendu pour boire. Et vous vous f.....ez de ma fiole. Mon garçon, voilà quatre jours qui feront dans ta peau, je vous le promets.

Et de sa meilleure plume il libella : "Bréchu 2e cl. 4 j. consigne : Commandé à deux heures pour porter un cataplasme au Cherche Midi, n'est rentré qu'à dix heures du soir sans avoir rempli sa mission et sans pouvoir représenter l'objet confié à ses soins."

Huit jours de grosse boîte furent le prix que le rapport de lendemain attribua à l'infirmier en récompense de son zèle. Il essaya de se justifier, mais la porte du cataplasmé gênait son affaire.

Le sergent major pour sa vigilance fut complimenté.

M. CRAMPIMONT.

(1) Les permissions demandées au rapport sont accordées.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

CHEMIN DU BAYOU 170.

Près Romparts. Téléphone 479.

La maison exécute avec soins et célérité tous les travaux du ressort qui lui sont confiés : embaumements, enterrements, etc.

Elle fournit à bref délai des voitures pour visites, promenades, soirées, mariages, etc., etc., ainsi que des Tally-hos pour pique-niques. A toute heure, jour et nuit, on peut par téléphone transmettre des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 31 fév 93—1an

COUSIN.—Décédée hier, à 3 heures A. M., Dame ANATOLE COUSIN, née Camille Pichon, à l'âge de 77 ans.

POTTIER.—Décédée hier matin jeudi, 20 avril 1893, à six heures et quart, Mme Vve HONORÉ POTTIER, née Irène Reggio. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille sont priés d'assister à ces funérailles qui auront lieu cette après-midi, vendredi, à 3 heures et demie. Le convoi partira de sa demeure 6 Esplanade et Dauphine.

MEILLEUR.—Décédé hier matin, jeudi, 20 avril 1893, à dix heures, à l'âge de 75 ans, MICHEL MEILLEUR. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux des familles Maubert, Lamothe, Cavaroc, Aleix, Goldenbow et Fleets sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après midi (vendredi), à 4 heures et demie. Le convoi partira de sa dernière demeure, No 194 rue Royale, entre Ste Anne et Dumaine.

Provident Savings, Trust and Safe Deposit Bank.

Cette institution est temporairement établie sur le devant du bureau de la Firemen's Insurance Company, 49 rue du Camp. Le premier versement de souscription, $25 par action, au fonds-capital est maintenant dû, et est payable avant le 1er mai prochain. Heures de bureau de 9 A. M à 3 P. M.

Il est décidé de recevoir des dépôts le 1er mai ou vers cette date.

GEO. W. YOUNG, Calcaster.

20 avril—11f

La berge ils'lame "Nostre Fadre", capitaine Draga, de Gênes, commencera son déchargement MERCREDI, le 19 courant, au pied de la rue Montégut. 3me district.

Les consignataires sont priés de s'occuper de la réception de leurs marchandises sur la levée, autrement elles seront mises gratuitement à leurs frais et risques. Aucune marchandise ne sera livrée sans un ordre du consignégé, lequel ne sera donné que sur quittance du fret, et aucune réclamation ne sera reconnue à moins d'être faite et consignée sur la levée.

A. KIQUET.

18 av—11—3f 67 et 69 rue Decatur.

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer de la rue St-Charles—Cela Huitième et Carondelet.—Nouvelle-Orléans, 14 avril 1893—A une assemblée régulière du Conseil de Direction de cette Compagnie, tenue ce jour, il a été déclaré un dividende de DEUX POUR CENT, payable aux actionnaires à partir de lundi, 24 avril 1893. Le livre de transfert sera fermé jusqu'au 24 avril 1893.

N. RIVIERE, Secrétaire.

16 av—16 23

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. 2me district

1er fév—Dim Mar Ven

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Joailliers

No 17 RUE BOURBON,

Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.

1er mai—1

Compagnie d'Assurances PHŒNIX

DE HARTFORD, CONN.

Successeurs de la

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.

Capital Comptant	$2,000,000 00
Net surplus	1,324,460 91
Actif, valeur réalisable	5,676,306 79

Pertes réglées à la Nlle Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.

JULES TUYES,

Agent-Général, sera toujours au No 39 rue Carondelet, où il recevra ses amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans. 29 mai—1 an

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit

PHILIP WERLEIN,

135 - - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs 2 avr—1 an, dim, mar, ven

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aucunité qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS

Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Micou, C. M. Morris.

HENRY V. CODEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 mar—2f—1 an J. G. PEPPER, Général Sous-Secrétaire.

P. E. CARRIÈRE,

ADMINISTRATEUR,

Coin des rues Canal et Bourbon,

NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions

Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils [illegible] New York.

1er mars—2f p [illegible]

Compagnie d'assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé	$500,000 00
Actif, 1er janvier 1893	2,018,600 23

WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 janv—1 an

SOARDS'

1893—NEW ORLEANS—1893

City Directory

Est maintenant reconnu comme étant le meilleur Directory qui ait jamais été publié dans cette ville. Une aide de la plus grande valeur pour les négociants. Procurez-vous le immédiatement.

City Directory (Directory de la ville) prix $6 00
Business Directory (brochure) prix..... $1 00
Mappe de la ville (lithographiée en 3 couleurs)..... 50

Il ne reste que quelques exemplaires du Directory de 1892, laissés entre les mains de l'éditeur à la suite de décès des souscripteurs.

N'importe lequel des livres mentionnés ci-dessus est envoyé par express ou par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis après réception du prix demandé.

R. SOARDS, Editeur,
5 Commercial Place.

17 fév—

JOURNAUX FRANÇAIS

Courrier de France. Echo de Paris. Figaro. Gil Blas. Intransigeant. Lanterne. Petit Journal. Petit Parisien. Leurs suppléments. France Moderne. Monde National. Monde Illustré. Echo du Monde. Bon Journal. Caricature. Eclipse. Journal Amusant. Journal des Voyages. Monde Comique. Journal pour rire. Scène. Livres, etc.

Dépositaires Généraux :

L. DERMIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK.

Envois par la Poste dans toute l'Amérique.

DEMANDEZ LA LISTE !

Conditions spéciales aux Marchands

Mme Godin-M.

Robes et Confections

—44 RUE BOURBON.—

Mme GODIN profite du changement de saison pour rappeler aux Dames qu'elle continue des toilettes de visites et de réceptions de la dernière élégance parisienne à $10 et pour les toilettes d'été $7.

Mme GODIN est à même de livrer des toilettes en 48 heures très bien finies et entourées de soins les plus consciencieux.

Spécialité de Costumes, Robes Tailleur, et de Peignoirs.

19 mars—1 m—Dim

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à double répétition, sommier en fer, équilibrée pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un volume de tonne inégalé de son remarquable.

Accords et réparation de pianos mes spécialités. 28mars—

PAR'OÏDIUM

(Pâte pectorale)

Merveilleux remède pour toutes maladies de la vigne et des arbres fruitiers.

Puissant destructeur des poux des brebis ainsi que des teignes et des vers qui rongent les jardins et les champs.

La *Par'oïdium Extract*, est un désinfectant sans rival, détruisant les poussières, les coquerelles et toutes autres, les fourmis, etc., etc.

Une boîte d'échantillon expédiée franco, contre l'envoi de 50 cents à M. F. C. Boucher, Saint Paul, Minnesota.

Agents demandés partout.

11av—3m

C. LAZARD & Cie

LES ANCIENS ET POPULAIRES.

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAP